no.3

LETTRE
DE MONSIEVR DE LORRAINE ENVOYEE au Duc de Mayenne.



A PARIS,
Iouste la copie imprimee par
Pierre des Hayes.

M. DC. XV.

LETTRE DE MONSIEVR de Lorraine, enuoyee au Duc de Mayenne.

MON COVSIN,

Le Duc de Mayenne voſtre pere, dix iours auparauant qu'il pleuſt à la Majeſté diuine l'appeller de ces bas lieux, pour luy donner le repos duquel il ioüiſt à preſent, m'enuoya lettres par leſquelles il remercioit Dieu de trois choſes, l'vne de l'auoir retiré hors des tumultes ciuils, exempt d'aucun reproche, la ſecõde de ce qu'en toutes ſortes d'occurrences il n'auoit iamais eſté en l'ame partiſant de l'Eſtat, & la troiſieſme de ce que luy mourant, il laiſſoit à la France le gage le plus precieux de ſa fidelité, ſçauoir vous qu'il obligeoit à imiter ſa vie, ſes vertus, ſon obeyſſance, & l'integrité de ſes affections au ſeruice du Roy, aux faueurs & bonnes graces duquel il reſignoit le reſidu de voſtre plus grande fortune, mais quoy ? il faut que ie vous diſe que maintenant ne ſçaurois ietter les yeux de ce grand ſeruiteur de Roy, & tant fidelle Cõſeiller d'Eſtat, que ie ne me donne dés auſſi toſt aux larmes & aux regrets, voyant ſa croyance & la mienne deſmentie, par la mauuaiſe & blaſmable procedure de vos armes & de vos actions : car qui ſeroit celuy des voſtres qui n'auroit à

desplaisir d'entendre bruire tant de si bons François, & qui vous ayment, qui contre le serment solemnel que vous auez presté en la main de vostre pere deux heures auant sa mort, vous voulez seruir d'instrument pour troubler la France, & estre comme l'instigateur principal des entreprises peu loüable du Prince de Condé, en la compagnie duquel vous tenez rang de chef, mais chef d'vn party directement opposé à celuy que vous deuriez tenir pour le seruice du Roy vostre maistre.

Ie voy mon Cousin, que vous entreprenez vne guerre qui ne peut iamais finir à vostre auantage, au iugement des sages, puis qu'entreprise contre vne Maiesté souueraine, durant le bas aage d'vn Roy, en la deffence duquel tous Souuerains se trouuent interessez, & de laquelle guerre il n'est que trop difficile, voire impossible pour iamais de vous en pouuoir titer sans crainte, sans danger & sans inconuenient; sans crainte, pource que vous embrassez vn party digne contre le Prince en ses Estats, sans danger pource que la France aura à iamais memoire que vous auez esté ennemy de son repos, & sans inconuenient, pour autant qu'en ce faisant vous encourez les disgraces de leurs Maiestez, les deffaueurs des Princes ses alliez, & les reproches des Princes de vostre sang, ternissant en cela la memoire de vos ancestres, l'auguste renommee de vostre illustre famille, & le nom florissant de ce grand Charles de Mayenne vostre Pere, vostre progeniteur & ayeul: au lieu que la bien-

vueillance des Roys de France, que le sang de vos predecesseurs vous auoit acquise, vous deuoit seruir d'vn poignant esguillon pour vous contraindre à demeurer bien vny auec les Princes de vostre sang, alliez auec les meilleures pieces de l'Estat.

On sçait assez qu'entre vous, il y a quelques mal-contens qui adherans à vos humeurs, amplifient la fable par toutes sortes de plaintes, friuoles & hors de raison : car estans (comme on dict) malades de trop aise, outre le desplaisir qu'ils ont de gouuerner tout, ny d'auoir tout à souhait, ils murmurent de voir auiourd'huy la France & l'Espagne s'vnir l'vne auec l'autre, par les liens sacrez d'vne estroicte alliance: choses qu'ils redoutent à merueilles, comme si elle deuoit estre le coup fatal de leur ruine, encore que ie croye & tienne tant de ces deux grands Monarques, qu'ils n'ont autre intention sinon de conseruer la paix entre tous leurs bons & fidelles subiets. C'est pourquoy ceste alliance estant autant desiree des gens de bien, qu'elle est reprouuee des malins, s'en va auec l'ayde de Dieu bien tost accomplie, nonobstant les artifices de ceux qui sement le bruit qu'elle ne se faict que pour circonuenir ceux de la Religion pretenduë reformee, monstrant en cela combien la passion les aueugle. Car sa Majesté Catholique, est Prince si craignant Dieu, & doüé de tant de rares vertus, que la France n'aura cy apres à craindre aucune mauuaise foy de sa part, non plus que nous sçauons que la France ne veut de son costé rien

alterer à la liberté des Edicts du Roy, octroyez à ses subiects, ny moins encore renoncer à l'amitié de ses anciens alliez, quoy que s'imagine & vous face croire vn grand de vostre bande, qui ne pouuant laisser florir la France, se persuade & vous va remonstrant que l'eternelle vnion de ces deux illustres Couronnes, ne peut restaurer en dix ans les maux que l'Espagne à faict souffrir à la France dans le temps & espace de deux ans, mais en vain vous & luy taschez vous de vous opposer à son progrez, en fin iettez vous la pomme de discorde parmy les grands du Royaume, pour les engager en l'interest de vos querelles: ia n'a garde le Duc de Guise vostre Cousin de se laisser si imprudemment aller à la vaine persuasion de vos Comptes: & bien que tous les vents souflassent auec vous pour naufrager & abysmer la France, tousiours ceste ancienne & florissante Monarchie se redressera glorieuse & triomphante, & verrez comme des vagues au pied d'vn grãd rocher, se dissiper tous vos monopoles, & toutes les coniurations que vous sçauriez iamais faire cõtre l'Estat & publique tranquillité: d'autant qu'il y a en France & hors de France, pour la France nombre infini de gens de bien qui sacrifieront tousiours tres volontiers leur vie pour la deffence & conseruation de l'authorité Royalle. Car nous n'ignorons point, que comme c'estoit chose destinee à la seule famille des Scipions d'estre vainqueurs en Affrique, le Roy de France ne se reserue aussi de ces grands guerriers, qui sous les auspices de ses predecesseurs, ont tant

de fois vaincu & terrassé les ennemis de l'Estat, à fin de se seruir de leur valeur, comme d'autant de foudres eslancez de sa main, lors que ses mauuais subiects auront attiré son iuste courroux sur leurs testes. Et partant mon Cousin, ostez vous du nombre de ceux à qui desia la France reproche la honte, l'ingratitude & la mescognoissance du bien qu'ils ont receu de leurs Majestez: n'aydez point à rompre & dissoudre les choses pour lesquelles vous auez esté le digne entremetteur, auec tant d'honneur, de gloire & de loüanges, souuenez-vous de tant de bien-veillance que vous auez trouuees en sa Majesté Catholique, de tant d'affection que vous vous estes acquises au cœur de tous les plus grands d'Espagne, & quant & quant de l'honneur que vous auoient desiré leurs Majestez Tres-chrestiennes en l'election de vostre personne en ceste digne charge, en continuant tousiours de bien en mieux vos affections & seruices fidelles enuers le Roy & son Estat, & non pas viser ainsi à tout perdre, comm e vous donnez à presumer à tous: car croyez qu'il y a vn Dieu iuste & digne vengeur de l'iniure faicte à vn Roy de bas aage, lequel sçauroit en vous confondant, le guarantir de vostre oppression, en laissant à la posterité l'exemple du seuere chastiment de toutes vos violences, desquelles ie vous supplie mon Cousin, abhorrer de tout vostre cœur, en faueur & souuenance de la fidelité de vos predecesseurs, en memoire de ce qu'auez promis à vostre Pere,

de ce que vous deuez à la France, à la bonté du Roy, à la simple debonnaireté de la Royne sa mere, au contentement des Princes de vostre Sang, & à l'amour particulierement de moy qui suis

Vostre affectionné Cousin Henry de Bar, Duc de Lorraine.

De Nancy le dixiesme d'Octobre 1615.